

Date de réception: 08/06/2019 Date d'acceptation: 23/07/2019

**L'identité mise en texte dans « L'avalée des avalés »
de Réjean Ducharme**
**The identity put in text in «L'avalée des avalés» by
Réjean Ducharme**

ZATOUT Fatima Zohra

fatzozat@gmail.com

Université d'Oran 2

Résumé :

L'univers littéraire québécois se trouve inéluctablement traversé par la notion d'identité au caractère à la fois pluridisciplinaire et indéfinissable. Cet article tente à juste titre de relever quelques procédés énonciatifs qui contribuent à la mise en texte de l'identité individuelle d'un personnage révolté en l'occurrence Bérénice l'héroïne du roman L'avalée des avalés de l'écrivain québécois Réjean Ducharme.

Mots-clés : Identité, Altérité, littérature québécoise, analyse du discours, pronoms personnels.

Abstract: The Quebec literary universe is inevitably crossed by the notion of identity that is both multidisciplinary and indefinable. This article rightly attempts to identify some enunciative processes that contribute to the textualization of the individual identity of a rebellious character in this case Bérénice the heroine of the novel L'avalée des avalés by the Quebec writer Réjean Ducharme.

Keywords: Identity, otherness, Quebec literature, analysis of speech, personal pronouns.

الملخص: يجد الأدب الكندي نفسه موسوما حتما بمبدأ الهوية ذي الطابع المتعدد التخصصات والذي يصعب تعريفه في آن واحد. في هذا الصدد، يحاول هذا المقال إبراز بعض الطرق النحوية التي تساهم في التجسيد النصي للهوية الفردية لبييرينيس البننت الثائرة و هي بطلة رواية الكاتبة الكندي ريجون دي شارم بعنوان المبتلعون.



Introduction

Parmi les diverses littératures francophones qui ont réussi à se faire une place et s'imposer face à la tradition littéraire française dont elles contribuent différemment à façonner l'identité figure la littérature canadienne française dite québécoise, produite sur ce territoire québécois dont les frontières linguistiques, politiques, économiques, sociales et culturelles restent floues si bien qu'il paraît difficile d'en tracer les contours. Cette fluctuation d'ordre politico-économique, socioculturel, linguistique et par conséquent identitaire n'en demeure pas sans répercussion sur la production romanesque, c'est dire si elle ne constitue pas le motif ravivant l'ambition des auteurs à « Vécire » à l'instar de Jacques Godbout qui déclare subversivement à travers ce néologisme dans « Salut Galarneau ! »¹ que l'acte d'écriture est survivance. En effet, le discours littéraire québécois s'ouvre principalement sur une lecture double selon deux critères bien distincts qui toutefois se font écho à l'intérieur du tissu textuel : le premier est relatif à l'identité narrative intra-littéraire, le second porte sur des identités spécifiques extra-littéraires à savoir les identités (individuelle, collective, nationale et culturelle) où un Nous autres / un Vous autre tentent une réconciliation en vue de (re)construire un Nous inclusif.Or, ce Nous est illusoire, car il tente une quête identitaire alors que celle-ci suscite depuis la découverte du Nouveau-Monde inconfort et malaise.

1. L'identité québécoise en littérature:

La question de l'identité québécoise représente principalement le thème majeur qui caractérise le plus la littérature canadienne francophone contemporaine. Or, ce vaste corpus composé de textes narratifs d'expression française appelé de nos jours Littérature québécoise produit au Québec au court des cinq derniers siècles, n'a sans doute pas porté de tout temps l'épithète « Québécoise ». Force est de considérer préalablement cette pléthore onomastique semant la confusion quant aux différentes appellations ou identités assignées à la prose narrative de la première période de l'Histoire des lettres au Québec (de 1534 jusqu'à 1763) – on cite entre autres

appellations : La littérature du Nouveau-Monde, Littérature de la Nouvelle-France, Littérature Canadienne-française –, pour dire qu'elles ne désignent au final que ce même corpus littéraire appelé aussi autrefois les Écrits du Nouveau-Monde ou encore les Écrits de la Nouvelle-France. Selon M. Biron et E. Nardout-Lafarge², l'intégration du corpus en question a été faite par l'historiographie suite à divers arguments d'ordre thématique où l'on expose des thèmes propres à La Nouvelle-France, d'ordre éditorial car les textes ont été réédités dans des collections littéraires, d'ordre esthétique puisqu'on reconnaît enfin aux textes en question des qualités poétiques et narratives, et aussi d'ordre poétique vu que les textes constituent la genèse de la littérature québécoise à laquelle les écrivains contemporains ont souvent recours. Cependant, il a fallu attendre la grande époque des bouleversements et changements, à savoir La Révolution Tranquille, qui a profondément marqué la province du Québec sur tous les plans. Dès lors, de nombreux chercheurs littéraires les succèdent et consacrent d'importants travaux à cette époque. A l'instar de Michel Tremblay, Réjean Ducharme est considéré comme l'un des auteurs les plus lus de la littérature québécoise contemporaine dont l'œuvre prolifique a été produite majoritairement à l'époque des grands bouleversements à savoir La Révolution Tranquille.

2. Contexte d'émergence du Roman « l'avalée des avalés »

L'analyse des procédés de la mise en texte de l'identité dans le roman « l'avalée des avalés » de Réjean Ducharme n'est envisageable qu'à la lumière du contexte historique et sociopolitique de son émergence d'une part ; d'autre part, l'analyse n'est possible que si l'on se penche sur les liens que Bérénice – le personnage principal de l'œuvre en question – entretient avec sa famille, en examinant les valeurs auxquelles ils tiennent tout un chacun, leur mentalités et leurs comportements en milieu familial, dans le but d'esquisser, tracer les contours de leur identité culturelle, plurielle aussi bien qu'individuelle ou personnelle. Ce dépouillement se fera par le biais de l'analyse de l'appareil énonciatif, plus particulièrement les pronoms personnels. Depuis les premiers mots de son récit,

l'héroïne Bérénice encore adolescente raconte, dans un discours philosophique éloquent, son mal être existentiel au sein d'une famille qui a décidé le partage de sa propre progéniture ; quand ses parents « (...) se sont mariés, ils se sont mis d'accord sur une sorte de division des enfants qu'ils allaient avoir. »³ Ce partage est l'exemple tangible de « (...) La décomposition des systèmes traditionnels »⁴ que le Québec a connue au cours des années soixante. En effet, si la famille québécoise était autrefois liée au terroir, au système social traditionnel rural, aux valeurs paroissiales, elle ne l'est après La Seconde Guerre Mondiale où l'industrialisation et l'américanité/américanisation ont envahi la société. Un passage du traditionalisme au modernisme s'est alors effectué à mesure que les changements radicaux – conséquence des bouleversements de La Révolution Tranquille imposant son hégémonie sur la scène politique québécoise – gagnaient les espaces socioéconomique, culturel et éthique.

3. La mise en texte de l'identité dans l'avalée des avalés

En dépit de son jeune âge, Bérénice, imprégnée de lectures érudites d'œuvres philosophiques et romans, semble être consciente de ce déchirement car sa famille « (...) marche mal, ne roule pas sur des roulettes, n'est pas une famille dont le roulement est à billes. »⁵, son père juif, sa mère polonaise de confession catholique sont constamment en conflit à l'image des personnages du roman *La guerre de trente ans* d'Henri Bogdan que l'adolescente a lu. Elle en déduit justement que dans ce monde les enfants ne sont que des pions. Étant alors issue d'une famille disloquée, Bérénice se cherche. Tout m'avale.⁶ déclare-t-elle dans l'incipit. Au fait, la phrase inaugurale dans laquelle le sujet se révèle « (...) fonctionne en quelque sorte comme la matrice génératrice de l'œuvre entière. »⁷ à l'instar du titre du roman, « *L'avalée des avalés* ». Il est vrai que le titre ne résume pas l'œuvre, toutefois, vu l'intentionnalité qu'il recouvre, il prend la valeur d'un symbole qui attise l'appétit de lecture, contribue à l'identité du livre⁸, sa réception et sa lisibilité. Sans doute, le projet d'écriture peut être révélé dans le titre, le préambule, la préface, l'avertissement, l'épilogue, les notes ou l'avant propos, bref, l'incipit. Selon D. Maingueneau,

l'institution littéraire, les contrats génériques (relatifs au genre) « (...) ont beau légitimer par avance le discours de l'œuvre, l'auteur éprouve souvent la nécessité de se justifier (...) c'est surtout dans les préfaces, avant-propos, préambules de tous types que l'auteur négocie. »⁹ Le titre « L'avalée des avalés » retient l'attention du lecteur des points de vue grammatical, sémantique et rhétorique. Il est d'abord, en tant que structure grammaticale, syntagme nominal condensant un substantif et un complément du nom (des + avalés) dérivés de la même racine, ici le verbe avaler. Il est aussi figure du discours (appelée polyptote en rhétorique), celle-ci consiste à utiliser diverses formes grammaticales par dérivation de la même racine en plusieurs mots rapprochés créant de la sorte une insistance sur le mot « avaler », insistance non fortuite et pertinente. Dans ce syntagme, le premier morphème « l'avalée » est substantif féminin polysémique, il signifie gorgée, quantité de liquide ingurgitée, absorbée, par ailleurs, il signifie aussi une rude réprimande ou semonce. Quant au second morphème « avalés », il est participe passé employé également comme substantif et désigne dans ce contexte ces individus engloutis, passivement avalés par une force jusque là non révélée dans le titre. L'univocité du titre permet deux lectures : il s'agit soit d'une réprimande ou rude semonce infligée aux individus qualifiés d'avalés passifs, soit le point culminant de l'avalement, c'est-à-dire, le personnage féminin l'Avalée, étant l'individu subissant plus que quiconque cette action, représente l'intensité de la force implacable. Seule la lecture est susceptible alors de lever cette ambiguïté sémantique. Le discours-incipit de L'avalée des avalés, « Tout m'avale », explicite ce qui sera dit et réécrit, il rappelle la tragédie racinienne Phèdre et Hippolyte, il est loisible de l'assimiler au célèbre vers « Tout m'afflige, et me nuit, et conspire à me nuire »¹⁰ relevant du registre rhétorique le Pathétique. Il a une fonction principale binaire: d'une part, il s'agit de faire pénétrer le lecteur « (...) dans le monde représenté de la fiction »¹¹ sa curiosité est déjà attisée, il souhaite savoir dès lors qui avale qui ? Et pourquoi ? D'autre part, l'incipit met promptement « (...) en mouvement l'intrigue.

(...)¹²» vu qu'une situation active s'annonce préalablement grâce au prédicat « m'avale », et « (...) les références à cette situation constituent ce que les linguistes appellent "deixis"¹³.» Bérénice déclare au début « Tout m'avale », la deixis tout, dans cette phrase est pronom, sujet du syntagme prédicatif¹⁴ « m'avale » où le morphème « m », pronom, renvoie au complément d'objet direct antéposé, en l'occurrence Bérénice elle-même subissant passivement l'action d'engloutissement et se l'avoue. Il importe de préciser que le pronom Tout fonctionne dans ce contexte comme deixis in absentia, à référence générique car il ne désigne pas précisément au début ce qui accable Bérénice, l'engloutit, l'enterre, l'avale. Ce n'est qu'en poursuivant la lecture qu'on découvre petit à petit ce à quoi il réfère. Le pronom Tout est loin d'être un sujet singulier et homogène, il renvoie à ce qui est à l'origine des angoisses de l'héroïne, il est sujet présupposé, variable, et commute avec la concaténation effective citée au fur et à mesure dans le texte. En effet, une fois les yeux fermés, Bérénice est avalée par son monde intérieur, par son propre corps, son ventre, « Quand j'ai les yeux fermés (...) » nous apprend-elle, « (...) c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. » L'hyperbole exagère la réalité d'étouffement, en cumulant l'anaphore « ventre » dont la forme emphatique accentue l'importance ainsi que le présentatif « (...) c'est par mon ventre, (...) c'est dans mon ventre que j'étouffe » dont la récurrence marque fortement l'insistance sur ce référent : le ventre, cette partie creuse ou cavité prête à recevoir, engloutir bouchée après bouchée, gorgée après gorgée mais réfère aussi à la matrice de la femme, siège de gestation, de conception de l'être. A juste titre, Bérénice évoque le beau visage de sa mère, n'est-ce pas là une allusion au ventre maternel qui l'a portée, une insistance marquée sur l'image maternelle au détriment de l'image paternelle jusque-là occultée ou du moins n'occupant qu'une place subsidiaire ? Ne dit-on pas que le ventre anoblit ? C'est-à-dire le ventre maternel transmet le titre de noblesse, donc l'identité de l'être dont la formation commence alors tôt et même s'il est, après naissance, voué certes à porter

officiellement le patronyme paternel, critère de son identité, il sera aussi connu comme étant issu de telle mère. Ceci dit, la construction de l'identité de soi est tributaire du lien primitif paternel/maternel. Aussi ne dit-on pas avoir la peur, la rage au ventre lorsqu'on est saisi d'une violente peur ? Les propos de Bérénice confirme plus loin dans le récit que si elle se sent avalée, c'est justement parce qu'elle a peur dans sa solitude. « Que j'aie les yeux ouverts ou fermés, je suis englobée : il n'y a plus assez d'air tout à coup, mon cœur se serre, la peur me saisit », « (...) je suis seule et j'ai peur », ou encore à la page 145 « J'ai comme peur, voici que la porte s'ouvre (...) poings fermés, j'ai envie de crier. J'ai dans le ventre mille cris plus grands et plus vifs que des anguilles. »¹⁵ Par ailleurs, une fois les yeux ouverts, Bérénice est englobée, absorbée, avalée par le monde extérieur, « Quand j'ai les yeux ouverts, c'est par ce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque. »¹⁶ Bérénice cite des éléments naturels extérieurs environnants qui l'étouffent. « Je suis avalée par le fleuve trop grand, par le ciel trop haut, par les fleurs trop fragiles, par les papillons trop craintifs, par le visage trop beau de ma mère. » Or, ces éléments étouffants - exprimés sous forme de polyptote¹⁷ - se révèlent d'une délicatesse que les adjectifs fragiles, craintifs qualifiant la flore et la faune (représentées par les fleurs et les papillons), associés à l'adverbe d'intensité trop, en accentuent, en attestent la faiblesse et la vulnérabilité. Cependant, les adjectifs grand et haut relatifs au fleuve et au ciel expriment l'hégémonie de la nature et l'emprise exercées sur l'adolescente. Cette figure antinomique consolide justement l'idée du tiraillement de la fille entre force naturelle dont ciel et fleuve sont intrinsèquement dotés et fragilité de la flore et la faune. Mais, un élément nouveau, référant à l'humain, glisse et rompt l'isotopie lexicale relative à la nature (flore, faune), cet élément allotopique est en l'occurrence le visage maternel qui vient briser la cohérence isotopique et isotaxique (on entend par là les champs lexicaux itératifs analysés plus haut ainsi que les structures grammaticales des figures de style relevées redondantes et identiques appelées polyptote). Le caractère

absurde du discours de Bérénice « avalée par le visage trop beau de [sa] mère » mène à penser que le lien identitaire mère/fille s'annonce déjà conflictuel ou du moins ambigu. Bérénice n'est donc pas uniquement sous l'emprise d'une force supérieure implacable mais souffre paradoxalement, telle une héroïne tragique, de l'extrême fragilité du monde, de la faiblesse qui séquestre l'être, le prive de sa liberté, mais aussi de l'inutilité des choses, l'héroïne trouve que le visage de sa mère « (...) est beau pour rien. »¹⁸ Mais aussi « S'il était laid, il serait laid pour rien. » Toute forme esthétique ou inesthétique n'est pour Bérénice que superfétatoire car « Les visages, beaux ou laids, ne servent à rien. On regarde un visage, un papillon, une fleur, et ça nous travaille, puis ça nous irrite. (...) »¹⁹ Et « Il ne devrait pas y avoir de visages, de papillons, de fleurs. »²⁰ L'existence de l'homme est inutile comme les formes esthétiques ou tout simplement l'art. En d'autres termes, l'art et l'Homme ne servent à rien « (...) L'homme est une passion inutile »²¹ lance Jean-Paul Sartre. La réflexion philosophique de Bérénice fait allusion à l'époque des années soixante, plus précisément La Révolution Tranquille, où toute une génération de Baby Boomers qui, étant marquée par la philosophie existentialiste, rejette toutes les valeurs jugées obsolètes liées à la culture du terroir, la religion, la famille comme noyau sacré de la société. Ce changement identitaire n'en demeure pas moins angoissant dans la mesure où cette liberté de s'affirmer soi-même comme on l'entend émane d'une conscience plongée inéluctablement dans le néant. L'Homme est englouti, avalé par sa propre conscience, par le néant, il est sujet contingent. Tout compte fait, c'est l'ouverture/fermeture focale, la conscience par le sensoriel qui gouvernent l'action d'engloutissement, action inéluctable, en ce sens que Bérénice ait « (...) les yeux ouverts ou fermés [elle est] englobée. ». Bérénice est tiraillée entre son intérieur en gestation et l'extérieur qui impose des lois auxquelles elle n'adhère point. Ainsi le titre du roman « L'avalée des avalés », aussi bien que les phrases inaugurale et finale du texte sont-ils importants vu que chacun d'entre eux constitue une « entailles privilégiée (...) elle est fin du récit, un point de

condensation.²² » Et ce geste de relecture, l'analyse sémiotique l'imite, nous dit Peytard, « (...) En mettant en relation la dernière et la première phrase. En postulant que tout est déjà dans l'incipit, toute est encore dans la "sortie" » Si l'idée d'être avalé (e), englobé (e) - annoncée déjà par le titre « L'avalée des avalés » et l'incipit « Tout m'avale. » - inaugure le récit, l'idée d'enterrement le clôt tragiquement ; Bérénice annonce « Et je m'évanouis. (...) Gloria est enterrée mardi »²³, aussi une rétroaction, une révolte semble-t-elle nécessaire pour Bérénice afin de se libérer du gouffre qui risque de l'engloutir « Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout avaler, me répandre sur tout (...) ». L'ouverture / fermeture du récit, depuis le début jusqu'à la fin, reste identique puisqu'elle est fortement marquée par l'idée d'engloutissement, avalement, évanouissement, enterrement, monèmes tous entendus comme synonymes formant un champ lexical isotopique, une constante dans le récit. D'ailleurs, depuis le titre, passant par l'incipit jusqu'à la fin, la quête identitaire est un leitmotiv qui se poursuit le long du récit en même temps que l'héroïne grandit, évolue, se déplace tantôt par choix tantôt par contrainte, rebelle, elle montre constamment une volonté de changer l'ordre des choses, de construire son univers, de se révolter pour vivre comme elle l'entend selon sa propre vision, sa représentation du monde et nullement suivant ce que la monde et les opinions externes, l'ordre social en place imposent, bref elle lutte pour se connaître, être libre, s'identifier fidèlement à ce « Moi » et être reconnue en tant que telle, préserver au final son identité. Bérénice impose, dévoile sa tactique « Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout avaler, me répandre sur tout, tout englober, imposer ma loi à tout, tout soumettre : On peut avaler militairement, administrativement, judiciairement. (...). D'ailleurs, nous en sommes tous un peu victimes. Qui n'est pas avalé, militairement, administrativement, judiciairement, monétairement et religieusement ? Qui n'est pas avalé par un évêque, un général, un juge, un roi, et un riche ? Donc, tous incorporer. » Le je dévoile sa tactique pour échapper à la menace, se révolter. Bérénice admet au début de son discours

que ce « Je » et ce « Nous » inclusif sont tous menacés. A travers la question oratoire « Qui n'est pas avalé par un évêque, un général, un juge, un roi, et un riche ? » L'attente d'une réponse de la part du locuteur n'est pas sous-entendue, mais elle vise au contraire à faire admettre comme évident l'énoncé présenté sous forme interrogative. Pour l'héroïne, la solution réside dans la révolte contre l'ordre en place, contre ce Tout, contre l'Autre avec ces différentes identités (militaire, cléricale, administrative, judiciaire, etc.) et qui impose des valeurs comme étant immuables, indiscutables et inéluctables.

Conclusion

En somme, la connaissance de soit ou quête identitaire ne peut s'effectuer en dehors d'une comparaison par rapport à l'Autre, puisque l'identité culturelle est « (...) une image que chaque peuple se fait de lui-même par rapport à l'Autre. Or d'une part, c'est une image que chaque peuple a de lui-même, image sous laquelle il entend être reconnu. (...) Mais c'est le regard qu'un peuple porte sur lui-même. Nous disons que c'est une vision interne, ou une image interne. D'autre part, cette image, ne peut être appréhendée qu'en comparaison avec celles des autres. Il n'y aurait pas de distinction sans comparaison.²⁴ » Justement, la quête de soi ou de l'identité repose, chez Bérénice Einberg, sur le regard qu'elle porte d'abord sur elle-même, sur ce qui l'entoure puis sur l'Autre, tout simplement les autres, qu'ils soient proches tels que sa mère, son père, ses amis, ou éloignés comme le Rabbi Schneider, les soldats israéliens, etc. L'Altérité et l'identitaire entretiennent ensemble un lien causal, c'est-à-dire, c'est grâce à la différence de ce « Moi » par rapport à l'Autre (aux autres) que l'identité individuelle est (re)construite et (re)présentée en tant que telle dans le roman *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme.

Références bibliographiques

Biron, Dumont, Nardout-Lafarge, Histoire de la littérature québécoise, Les Éditions du Boréal, 2010.

Chang Yuho. Famille et identité dans le roman québécois du XXème siècle, Éditions Septentrion, 2009.

Ducharme Réjean, L'avalée des avalés, Éditions Gallimard, 1966.

Godbout Jacques, Salut Galarneau !, Éditions du Seuil, 1965.

Habermas Jürgen, Théorie de l'agir communicationnel, tome I : Rationalité de l'agir et rationalité de la société, Édition Fayard, 1987.

Houde, C. La problématique de l'écriture dans l'œuvre romanesque de Jacques Godbout. Québec français, (26), 33–35.

URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/qf/1977-n26-qf1201845/56689ac.pdf>

Jean-Louis JOUBERT, «FRANCOPHONES LITTÉRATURES ou LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 22/06/2018
URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/litteratures-francophones/>

Jean-Paul Sartre, L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique, Éditions Gallimard, 1943.

Kerbrat-Orecchioni, L'énonciation de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, 1980.

Maingueneau Dominique, Pragmatique pour le discours littéraire, Editions Nathan, 2001.

Molino Jean, Raphaël Lafhail-Molino, Homo Fabulator : théorie et analyse du récit, Éditions LEMEAC/Actes Sud, 2003.

Peytard Jean, Voix et traces narratives chez Stendhal, analyse sémiotique de Vanina Vanini ou particularités sur la dernière vente de carbonari découverte dans les états du pape, Éditeurs français réunis, 1980.

Robert SCTRICK, « SYNTAGME », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 02 août 2018. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/syntagme/>

Roy, Max. Du titre littéraire et de ses effets de lecture. Protée, volume 36, numéro 3, hiver 2008, p. 47–56.
doi:10.7202/019633a URL :

<https://www.erudit.org/fr/revues/pr/2008-v36-n3-pr2552/019633ar/> Consulté le 14 août 2018 à 21 :07

- 1 Godbout Jacques, 1965. *Salut Galarneau !* Paris : Éditions du Seuil.
- 2 Biron, Dumont, Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Les Éditions du Boréal, Montréal, Québec, 2010.
- 3 Ducharme Réjean. 1966. *L'avalée des avalés*. Paris: Éditions Gallimard, P 12.
- 4 Habermas Jürgen. 1987. *Théorie de l'agir communicationnel, tome I : Rationalité de l'agir et rationalité de la société*, Paris : Édition Fayard. P. 20.
- 5 Ibid. P 12.
- 6Ibid. P 9.
- 7 Kerbrat-Orecchioni. 1980. *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- 8 Roy, Max. Du titre littéraire et de ses effets de lecture. *Protée*, volume 36, numéro 3, hiver 2008, p. 47–56. doi:10.7202/019633a URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/pr/2008-v36-n3-pr2552/019633ar/> Consulté le 14 août 2018 à 21 :07
- 9 Maingueneau Dominique, (2001). *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Editions Nathan. P 123-124
- 10 Racine Jean, 1ère édition 1999. *Œuvres complètes, T I : Phèdre et Hippolyte*. Paris : Gallimard,
- 11 Molino Jean, Raphaël Lafhail-Molino, 2003. *Homo Fabulator : théorie et analyse du récit*, Montréal : Éditions LEMEAC/Actes Sud,
- 12 Ibid.
- 13 Ibid.
- 14 Robert SCTRICK, « SYNTAGME », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 02 août 2018. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/syntagme/>
- 15 Ibid. P 10.
- 16 Ibid. P 10.
- 17 Figure de style consistant à répéter différentes formes grammaticales d'un mot donné (personne, temps, mode, genre et nombre)

18 Op.cit. P 09.

19 Ibid. P22.

21 Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Éditions Gallimard, Paris, 1943.

22 Peytard Jean, 1980. *Voix et traces narratives chez Stendhal, analyse sémiotique de Vanina Vanini ou particularités sur la dernière vente de carbonari découverte dans les états du pape*. Paris : Éditeurs français réunis, P22.

23 Ibid. P379.

24 Chang Yuho, 2009, *Famille et identité dans le roman québécois du XX ème siècle*, Québec : Éditions Septentrion. P.41